

AVANT-PROPOS

Cet ouvrage de pure fiction n'a d'autre ambition que de distraire le lecteur.

L'Histoire reste l'Histoire et l'auteur laisse aux spécialistes le soin de la narrer.

Il a complété ses connaissances de faits tangibles, événements locaux ou données techniques par des recherches notamment sur Internet. Le texte peut comporter des erreurs de date, de quantité ou de nom qui ne seront en aucun cas retenues contre la bonne foi de l'auteur.

Les faits de guerre ou de Résistance relatés ainsi que les propos et les comportements des divers protagonistes n'ont aucun lien, ni de près ni de loin, avec la réalité et ont été imaginés de toutes pièces pour les besoins de l'intrigue.

Toute ressemblance avec des personnes ou des situations existant ou ayant existé serait pure coïncidence.

PREMIÈRE PARTIE

1

MAISON ÉDITION
Rue Sabin – PARIS 11^e

Paris, le 20 juillet 1965

Monsieur Bernard ROUSSEL
252, rue Carnot
TOURLAVILLE – Manche

Monsieur,

Par ce courrier, nous tenons à vous signifier que le contrat qui nous lie et que vous avez signé n'est pas respecté. En effet, il est écrit que vous deviez nous remettre votre manuscrit pour le 15 janvier 1965. Suivant nos conventions, ce manuscrit, compris entre cent quatre-vingts et trois cent vingt pages, mettait en scène la vie des habitants du nord Cotentin au début du siècle dernier. À ce jour, nous attendons votre travail sachant que la date butoir est dépassée depuis six mois.

Nous vous mettons en demeure de nous fournir ce document sous quatre mois, faute de quoi nous déclencherons une procédure à votre encontre afin de recouvrir tous nos frais engagés et l'avance consentie sur vos droits d'auteur. Nous sommes désolés de cette situation et c'est uniquement en reconnaissance de vos précédentes parutions que nous vous accordons exceptionnellement ce délai supplémentaire.

Dans l'attente de vous lire, recevez, Monsieur, nos salutations distinguées.

Goël STRUCK
Directeur des Éditions

Bernard Roussel est maintenant dos au mur ; quatre mois, il a quatre mois pour envoyer son manuscrit. Comment va-t-il faire pour le terminer avant la fin de l'année, alors que le premier chapitre n'est pas commencé ?

Assis à son bureau, depuis la fenêtre du premier étage de sa maison à Tournlaville, il regarde, les yeux dans le vide, cette rue Carnot particulièrement calme aujourd'hui.

Comme tous les matins, il se met au travail, armé de son stylo plume prêt à jeter son encre noire. Hélas, cela fait de longs mois que les pages restent blanches. Parfois, une idée lui passe par la tête, mais très vite la feuille de papier finit à la corbeille ; des mois que l'inspiration lui manque. Sa hantise du milieu de la matinée : voir l'arrivée du facteur. D'un œil discret il observe la rue, redoutant son passage et l'annonce d'une mauvaise nouvelle.

« Tiens, aujourd'hui il est en avance, toujours sa mine renfrognée. On devine qu'il fait ce métier à contrecœur. Il faut bien se nourrir, et comment ferait-il autrement pour élever un fils de treize ans et une petite fille de quatre mois qui a bousculé ses habitudes ? C'est la vie... »

Bernard Roussel connaît les grandes lignes du quotidien de ce facteur. Chaque année, à la période des étrennes, ils passent un bon moment à échanger sur leur existence respective. Un besoin pour cet homme de s'exprimer, de montrer que lui aussi a une vie en dehors de son travail routinier de facteur, jeter des enveloppes dans des boîtes aux lettres, voilà son travail. Il voudrait échanger quelques mots avec l'un ou l'autre, mais souvent les

résidents sont absents, alors il va de boîte en boîte, comme un automate, parfois sous la pluie et dans le vent glacial. Le courrier doit être trié avec attention et les mises remises aux bons destinataires. Avec l'habitude, il connaît le nom des personnes et devine même l'expéditeur ou le correspondant. Alain Mouchel aime ce moment d'échange avec Bernard Roussel, c'est son client le plus important de la rue Carnot. Un homme connu dans le milieu littéraire, les journaux parlent souvent de lui, il est même, un soir, passé à la télé, c'est peu dire ! Cette fois, Alain Mouchel n'a fait que glisser l'enveloppe dans la boîte aux lettres.

Bernard Roussel se doute du contenu du courrier, très certainement la énième relance de son éditeur. Tout tremblant d'émotion, il descend au rez-de-chaussée et ouvre la boîte aux lettres ; juste une facture d'électricité. Le voilà rassuré pour aujourd'hui. Dans le jardinet situé derrière la maison, il respire à pleins poumons l'air frais de cette fin de matinée. Ce ne serait pas un problème pour lui d'honorer son contrat, même en quatre mois, il en est capable, mais quelque chose est cassé dans sa tête depuis cette affreuse nuit.

Roussel n'a rien d'un gars du Cotentin, ni d'un pêcheur pour ceux de la côte, ni d'un agriculteur pour La Hague et encore moins d'un maraîcher pour ceux du Val de Saire. Évidemment il connaît bien les gens, les us et coutumes de cette région pour y être né. La pluie, le vent, les jours de tempête, ces éléments lui sont familiers. Il lui faut, pour écrire et décrire au plus juste, prendre son bâton de pèlerin et rencontrer hommes et femmes, bref,

les gens du « cru ». Il faut aller vers eux avec toute la simplicité, la modestie et l'humilité nécessaires pour être crédible, bien choisir son vocabulaire et surtout rester soi-même avec un regard qui leur ressemble. Chacun sait que de Cherbourg, point central du nord Cotentin, deux zones se distinguent : à l'ouest, La Hague, sauvage et rebelle, et à l'est, un monde beaucoup plus ouvert au commerce. Ces terres passent de l'ajonc, qui borde un rivage abrupt et tourmenté, à une terre fertile et domptée, propice au maraîchage. Jobourg, la vigie, regarde plein ouest par-dessus l'épaule des Anglais d'Aurigny, les îles de Terre-Neuve. Saint-Vaast-la-Hougue, Barfleur veillent aux invasions descendant de l'estuaire de la Seine. Cherbourg, bien campé au milieu, barricadé de granit de toute part, l'esprit guerrier, attend depuis des décennies son ennemi de toujours – ces sacrés Anglais qui confondent la droite de la gauche.

Roussel sait qu'il faut battre la campagne et rencontrer ces trois mondes différents dans la vie de tous les jours, mais unis par leurs coutumes.

« On est du haut de la Manche », point final.

Saint-Germain-des-Vaux, Auderville, entre ces deux bourgades, il trouvera bien quelque ferme, maison de bourg qui lui ouvrira sa porte. Cherbourg, il connaît, pour y être à longueur de temps; là, il suffit de *traîner* dans les bars de la place de la Mairie ou de la rue de la Paix pour sentir battre le cœur cherbourgeois. À l'est, entre Réville, Saint-Pierre-Église et Gonneville, le plan d'attaque est arrêté. Au hasard, chemin faisant, sur sa droite, un chemin juste carrossable pour s'engager; la

voiture cahote, épouse les imperfections du chemin trop souvent sollicité par des engins agricoles de fort tonnage. Une cour carrée laisse apparaître deux bâtiments de plain-pied avec sans doute des greniers au-dessus. Un chien de berger en guise de sonnette souhaite la bienvenue en montrant ses canines blanches et pointues. Rien ne bouge, personne aux fenêtres, la grange est close, mis à part ce chien qui n'arrête pas d'aboyer et tire sa chaîne désespérément. Le temps semble long; ne voyant âme qui vive dans cette ferme, Bernard Roussel perd patience et rageusement regagne son véhicule. La cour boueuse laisse une signature sur ses chaussures, Bernard tempête, sa voiture est encore pleine de terre.

Pour regagner Tourlaville, la route est sinueuse et parfois étroite. Il a décidé de rentrer par Port Racine et la côte. Une vue superbe... « à couper le souffle », comme disent les guides touristiques ou les Parisiens ! Pour Bernard l'endroit est merveilleux, c'est jeune adolescent qu'il a quitté Cherbourg avec ses parents. Le paysage défile, Landemer, Urville, Nacqueville, Querqueville, puis Cherbourg s'approche avec le fort du Roule visible à plus de 20 milles nautiques par les navigateurs.

Il fait presque nuit alors que sa montre indique dix-sept heures quarante; il est vrai qu'à cette période de l'année, le jour tombe vite, laissant le froid s'installer.

Ce soir encore, Bernard n'aura pas écrit une ligne de son livre. Pourquoi avoir cédé à la demande insistante de son éditeur d'écrire sur les habitants du nord Cotentin ? Beaucoup de temps est nécessaire pour décrire leur vie; méfiants de nature, il faut les aborder avec tact et délica-

tesse. Pour lui, un thème galvaudé qui n'intéressera que peu de lecteurs. Son éditeur est d'un avis contraire :

« Non, Monsieur Roussel, les gens aiment savoir comment vit la campagne, son vocabulaire, ses coutumes ».

Depuis Paris, on peut rêver et il est toujours facile de prendre les provinciaux pour des « ploucs ». Les gens de la Capitale ignorent que depuis belle lurette il y a l'eau courante sur l'évier de la cuisine et l'électricité dans chaque pièce. Le papier hygiénique a remplacé le papier journal accroché dans le cabanon au fond du jardin.

En attendant, les pages restent blanches et le manuscrit de Bernard n'avance pas.

Il n'était jamais revenu à Cherbourg depuis son enfance ; beaucoup de souvenirs sont restés ancrés dans cette ville, cette région où, les yeux grands ouverts, il découvre les gens, la nature et la mer. Ah ! cette mer envoûtante, tellement magique. Il ressent à chaque fois une attirance pour ce bord de mer ; son odeur si particulière change en fonction des marées, ce bruit, ce tumulte parfois lorsqu'elle est en colère, un miroir sans tain, tantôt vert, tantôt gris ou noir.

Après ses études de philosophie, pas très brillantes il est vrai, il fallait trouver un travail. L'enseignement, lui disaient ses proches ; sa mère voulait qu'il soit avocat et son père le voyait entrer à l'École des Mines. Quelles drôles d'idées avaient-ils. Les parents rêvent de ce que leurs enfants ne veulent pas faire. Lui n'avait aucune envie, les études l'ont poussé vers la philo.

— Tu es bon en français, tu feras professeur de philosophie, lui disait son institutrice dès son plus jeune âge.

— C'est quoi la philosophie ?

Longtemps après, il comprit que ses études ne lui serviraient à pas grand-chose, et surtout pas à gagner sa vie.

De Cherbourg à Caen, puis à Paris, il était bras balants à chercher du travail. C'est à Châteauroux, à la Presse du Centre, qu'un rédacteur en chef lui accorde pour six mois, à l'essai, un poste de pigiste.

Châteauroux, mon Dieu, que ferait-il là-bas ? Il fallait déménager et trouver un logement. Cette ville ne lui disait rien qui vaille, pas un ami pour l'accueillir et l'aider dans son installation.

Un matin de septembre, il part vers cette destination, quai B – voie 4 – gare d'Austerlitz.

20 h 14, arrivée à Châteauroux, une gare sans âme comme toutes les gares de province.

2

Nous sommes en 1942, la France est en guerre. À vrai dire, la France est occupée par les nazis. Pour Colette Quertier, la vie à Paris est beaucoup trop dangereuse. Si jeune, elle doit fuir, rejoindre la zone libre et de préférence le plus vite possible. Les vrais Parisiens sont rares, leurs racines sont en province – Bretons, Auvergnats, *Ch’tis*, bref – ils ont des attaches extra-muros, contacts familiaux, relations de voisinage, tout un maillage pour se ravitailler ou bien fuir. La capitale meurt de faim, elle crie famine. Devenue brutalement seule dans cette grande ville, Colette a peur, effrayée par le bruit de pas des rondes de l’occupant. Les camions, les blindés, circulent sans cesse sur tous les grands axes de Paris. Les gens se méfient les uns des autres. Colette a payé lourdement l’ambiance délétère, elle doit s’évader, pendant qu’il en est encore possible, des tenailles allemandes qui l’oppressent de plus en plus.

Les dix-sept ans passés, Colette Quertier, véritable jeune fille, grande, élancée, légèrement rousse, à la démarche assurée, regagne dans le Marais sa modeste chambre trouvée à la hâte par l’intermédiaire d’amis de